



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Les Amours

urn:nbn:de:hbz:466:1-45077

LES AMOURS.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET DE TEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues ; En l'une on soutient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons , mais c'est l'amour honnête , selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois , l'Auteur tâche malicieusement , sous ce pretexte , d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien défendue , que cela ne peut corrompre personne , & sert plutôt à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car toutes les raisons en sont chymériques , & confondent l'amitié avec l'amour , & le vice avec la vertu.

LYCINUS. **T**U m'as tout réjoüy , Teomneste , par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peutestre toujours rendu , ni occupé à des choses sérieuses , j'avois besoin de quelque relâche , & je n'en voy point de plus agréable que celuy là. S'il te souvient donc encore de quelques unes de tes aventures , je te conjure par la Mere des Amours , de m'en faire part , puisque nous chommons aujourd'huy la feste d'Hercule , qui est un Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

TEOMNESTE. Tu conterois plutôt , Lycinus , les flots de la mer , & les petits floccons de neige , qui tombent en Hyver sur les campagnes , que le nombre de mes amours ; & l'on diroit que Cupidon a épuisé sur moy tous ses traits , & qu'il ne s'en est point réservé pour blesser les autres. Car je passe toujours d'amour en amour , & en ay fait un nouveau , avant qu'estre défait du premier ; ou plutôt , d'un seul il en

renâit plusieurs, comme des têtes de l'Hydre, sans qu'ilolas même me pût soulager. Aussi le feu qu'on r'allume incessamment, ne s'éteint jamais; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautés, sans en estre jamais rassasié. Je doute quelques fois si ce n'est pas un effet du courroux des Dieux, & si je n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Téomnelte se fâcheroit d'estre nai homme, & d'aymer ce qui est beau, & chercheroit des remedes pour se guerir d'une maladie si agréable! Tu devrois plutôt benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un sale & indigne trafic, aux inquietudes du marchand & du pilote; mais à une vie delicieuse, dont les tourmens mêmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la joiissance, & de la joiissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de delices, puis-qu'il y en a même dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long récit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer; ce qui me faisoit assez conoître que tu n'avois pas seulement aymé ces choses, mais que tu en aymois encore le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter comme à Ulysse, de tes longues & agréables erreurs, fais en icy un sacrifice à Hercule, pour rendre son service accomply, & celebrer pleinement sa feste.

TEOMNESTE. C'est un Dieu carnassier; Lycinus, qui n'ayme pas les sacrifices qui ne fument point; mais puisque tu veus solenniser cette feste par des discours amoureux, metons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne-heure, & t'ont reveillé sur le point du jour; & tirant ta Muse de ses exercices ordinaires, fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaît le plus de l'amour des femmes ou de
l'amour

l'amour des garçons : car comme tu n'es engagé, ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperduément tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de sérieux ? Ce n'est pas mon avis ; il me souvient encore d'une dispute que j'ouïs il n'y a pas longtemps sur ce sujet, où je vis combattre deux Champions avec tant de force & d'adresse ; que je doutay quelque tems qui remporteroit la victoire ; & si tu veux, je te feray le recit de leur combat. * Ils n'é-

toient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre passion ; mais chacun avoit la siene particuliere, & condamnoit celle de son voisin

** Cela sera
expliqué
plus bas.*

TEOMNESTE. Que je serois heureux d'entendre une si agréable dispute ! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy, & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, je m'embarquay sur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Lètres, qui ne me quitoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions eüe ensemble. Lors que j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, je montay sur mer, & m'assis près du Pilote. Mon dessein n'est pas de te conter par le menu toutes les aventures de nôtre navigation ; mais après avoir rasé la côte de Cilice & de Pamfilie, d'une vitesse incroyable, à l'aide des vents & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles Chélidoniens, heureuses bornes de l'ancienne Grèce, nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne félicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nôtre voyage ; & lors que nous fumes arrivez à Rhodes, nous resolûmes d'y séjourner, pour nous remettre du travail de la mer ; si bien que les Matelots tirans à sec leur navire, dresserent leurs petites cabanes sur le rivage. Mais pour moy, je m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit préparé

vis-à-vis du Temple de Bacchus, & en passant je contemplois avec plaisir les beautés d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil à qui elle est consacrée. Comme je me promenois sous le portique du Temple que j'ay dit, & considerois tout à loisir ses diverses peintures, me remetant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient présens m'interpretoit, lors qu'il y avoit quelque mystere caché. Il m'arriva au sortir de là un des plus grands plaisirs qui puisse arriver en un pays étranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car je trouvay deux de mes anciens amis, que tu as veus souvent icy avec moy, le beau Cariclés de Corinte, qui est toujours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames; & l'Atémien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en tête l'amour des garçons, jusqu'à faire des imprecations contre Prometée, tant il abhorre les femmes. Du reste, grand Avocat & sçavant dans les affaires, qui aime la lûte & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prièrent chacun, selon la coûtume, de prendre leur logis. Mais je m'en défendis le mieux que je peus; & pour les métre d'accord, je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'en suite j'irois chez eux, parce que je voulois estre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hôte le premier jour, Callicratidas celuy d'après, & Cariclés le troisiéme. Je remarquay en la maison de chacun des preuves veritables de leur amour. Car l'Atémien n'avoit chez luy que de beaux garçons; & si-tôt qu'ils devenoient grands & barbus, il les envoyoit en ses terres pour administrer son bien; Mais Cariclés n'estoit servy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy un homme, si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier, qui ne pouvoit donner de la jalousie. Cependant, il y avoit toujours entr'eux quelque different sur ce sujet, que j'avois assez

assez de peine à apaiser. Comme je leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayans envie de voir l'Italie aussi bien que moy; & lors que nous fûmes arrivez à Cnide, nous resolûmes d'y descendre pour voir le Temple, & la Venus de Praxitelés, avec les autres raretez du pays. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Déesse même eût conduit nôtre vaisseau. Les autres en arrivant, eurent soin de se pourvoir de ce qui leur estoit necessaire: mais pour nous, nous courûmes toute la ville, rians de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans un lieu consacré à Venus. Après avoir veu le Portique de Softrate, & les autres curiositez de la ville, nous viumes au Temple de la Déesse, Cariclés & moy fort gayement; mais Callieratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eût preferé le Cupidon de Téspie, à la Venus de Cnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la presence de la Déesse. Car la partie du parvis qui est découverte, au lieu d'estre pavée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy lesquels estoient entremélez quelques platanes, & quelques cyprés, pour avoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Déesse, & le laurier même, quoy que son ennemy. Chaque arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient un bel ombrage; outre que Bachus & Venus s'accordent fort bien ensemble, & font un mélange tres-agréable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple; car on y voyoit peu d'honnêtes gens, sous lesquelles plusieurs se réjoüissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après avoir admiré toutes ces merveilles, nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statuë de la Déesse, qui ouvroit à demy les levres, comme une personne qui sourit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds jusqu'à la tête; mais comme si elle eût oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'une main, ce qu'il sem-

ble que Venus ne devoit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matiere; si bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Cariclés s'écria comme hors de soy: O Mars, mille fois heureux, d'avoir esté surpris couché avec la Déesse de la Beauté! & qui plus est, lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre. Et là dessus s'approchant, il étendit le cou le plus qu'il pût pour la baiser. Cependant, Callicratidas demouroit froid & pensif; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par une fausse porte, qui'estoit de l'autre côté, pour voir la statuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés: Dieux! que ces épaules sont bien tournées! ces flancs charnus! ce derriere ni trop gros ni trop petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verse le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demoura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. En-suite, ayant aperceu quelque tache à la cuisse de la Déesse, qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poly, je creus que c'estoit un défaut de la pierre, comme il arrive assez souvent, veu que les plus grandes beautez même ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'éclat, au lieu de le diminuër; & admiray l'adresse de l'ouvrier, d'avoir sceu cacher ce défaut en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plutôt la Sacristine, car on tient que c'est une femme, nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom poussé de quelque mauvais genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant toujours les yeux fichez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, com-

me pour exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En suite il jetoit des dez; & quand il avoit bien rencontré, la falüoit profondement, pour la remercier de cette faveur. Mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprecations contre la ville & contre soy-même, comme si tous les mal-heurs du monde luy fussent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par une raillerie. Sa passion continuant, toutes les parois du Temple, & les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitéle au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en ôfrande à la Déesse. On creut, d'abord que c'estoit par devotion; mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de la violence de sa passion, sans qu'il parut plus depuis, soit qu'il se fût précipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut achevé son recit, La statuë donc d'une femme, s'écrie Cariclés, est capable de donner de l'amour: Et que ne fera point l'original? Pour moy je prefererois une de ses nuits, au sceptre de Jupiter. Nous ne sçavons point encore, répondit Callicratidas en souriant, si arrivant à Téspie, nous ne trouverons point plusieurs histoires semblables de la statuë de Cupidon. Après quelque contestation de part & d'autre, je les obligay à une conference réglée. Car il n'est pas encore tems, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agréablement nôtre loisir. Quitant donc ce Temple où plusieurs pelerins abordent, entrons sous quelqu'un de ces cabinets pour décider vôtre différent, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils aprouverent tous deux mon avis, & nous sortimes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & rêveurs, comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais; Voicy le champ de baraille, leur dis-je, où se doit terminer

vôtre différent. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos têtes ; & en disant cela , je pris place au milieu d'eux , pour servir comme de Juge , & m'assis avec le sourcil d'un Sénateur de l'Areopage. Cariclés , à qui il échet de parler le premier , passant la main sur son front , demeura quelque tems à rêver , puis commença ainsi : Je t'invoque , grande Déesse , qui presides en ces lieux sacrez. Toy que les Graces accompagnent , & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit sa naissance comme sa perfection. Les discours d'amour ont besoin particulièrement de ton assistance , puisque tu en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux * Nectar qui charme nos cœurs , & ce je ne sçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien défendre la cause de ton sexe & la tiene , contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature , & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nés. J'ateste le Principe éternel , qui par l'assemblage & le mélange des Elémens , a produit tout ce que nous voyons ; & sçachant que nous estions les mortels , & que rien ne pouvoit engendrer seul , a fait la différence des sexes pour conserver chaque espèce , & remédier par là à la brièveté de nôtre Estre. Pour cela , il a donné au mâle & à la femelle un amour réciproque l'un envers l'autre ; & après avoir distingué leur nature , y a ébly des bornes éternelles , qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers , & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde , jusqu'à présent ; l'homme n'engendre point l'homme , tout seul , mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siècle d'Or a duré , & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre , ils ont suivy les saintes loix de la Nature , sans avoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre , ils se sont laissés aler à des plaisirs défendus , se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif , & ont semé dans un
 champ

* La persuasion.

champ stérile, sans en prétendre autre fruit qu'une
 fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné
 plus avant, des garçons ils en voulurent faire des
 femmes; * mais les misérables qui souffrent ce su- ^{# Eannu-}
 plice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis- ^{ques.}
 qu'il détruit nôtre nature, passent en un instant de
 l'enfance à la vieillesse; & se fânent en leur fleur,
 avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une na-
 ture ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour deve-
 nir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent
 estre; & pour demeurer plus long-tems enfans, ces-
 sent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle
 & maîtresse de tous maux, en inventant tous les jours
 de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extrava-
 gance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute
 sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans
 les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux,
 nôtre vie seroit exemte de crimes & de supplices. Les
 Lions ne brûlent point pour les Lions; les Taureaux
 & les Beliers ne caressent que leurs feméles; tout ce
 qui nage & qui vole, respecte ces divines loix, l'hom-
 me seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse,
 est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumière
 de la raison pour se corrompre. O insensé, quelle
 nouvelle fureur s'est alumée dans tes veines? Quel-
 le aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois
 fuir? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le
 genre humain? Cependant, nos nouveaux Socra-
 tes, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur fa-
 le amour sous un faux masque de vertu; & se pen-
 sent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas
 amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô vene-
 rables Philosophes, pourquoy laissez-vous donc ceux
 que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de vô-
 tre amitié, pour aymer de jeunes garçons qui n'ont
 rien de recommandable que leur beauté & leur jeu-
 nesse? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce
 qui est beau, qui soit digne d'estre aymé, & con-
 fondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour? Ou

si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais séparées ! Homere vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quelqu'un, *Que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit* : En un autre endroit il prefere de bien loin le sage Ulyse au beau Nirée ; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre*. Pourquoi est ce que la Sagesse, la Justice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous estes transportez d'amour pour de jeunes étourdis ? Faloit-il aymer Fedre, après avoir trahy son amy *, ou Alcibiade qui d'une main sacrilège mutiloit les statuës des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoi couvrant de beaux noms de vilaines choses, appelez vous vertus de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse ? Mais arrétons nous là, de peur qu'il ne semble que nous aïons pris à tâche de deshonorer de grands personnages ; Et passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable même en ce point, à celuy des femmes. Vous m'avoüerez que plus l'objet de nôtre amour est de durée, & plus il est agreable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse ; mais puis que quelque demon envieux a racourcy nôtre felicité par le retranchement de nos jours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'estre aymée long tems, & quoy que la fleur de sa beauté ne dure pas toujours, elle a neantmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nôtre passion. Mais un beau garçon, après ses premieres années, n'est plus propre à cet office, & de vient trop mâle pour servir de femme. Parleray je du plaisir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le nôtre ? car nous sommes

* *Lysias.*

mes nais pour la société, & non pas pour mener une vie sauvage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons servir la table de lien à notre amitié. En un mot, nous sentons redoubler notre joye, & diminuër nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque même au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroît le nôtre, au lieu de le diminuër; & nous ne pouvons, sans injustice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ayent point de part, sur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre sans en ôter, & nous l'augmente plutôt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y souffrent du déplaisir; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes, même après que la douleur est passée, sans parler du regret éternel qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honête ni de dire ni de faire; Si je devenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature; j'aimerois mieux que ce fût avec une femme qu'avec un garçon, parce que c'est un objet plus aimable, & qui me peut donner l'une & l'autre volupté; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entraîner comme des Tribades, & de faire ensemble un amour monstrueux & unimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes, que de voir les hommes devenir femmes, puisque chaque chose tend à sa perfection? Comme

Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant son rival de travers, comme s'il eût esté coupable d'un crime énorme, Je jétay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, Que je pensois estre dans l'Areopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'avoient touché: Qu'il estoit tems qu'il dépliat l'éloquence de son * pays, pour resister à un si puissant ennemy. Après avoir donc fait quelque silence, pendant lequel il paroissoit plein d'inquietude, & agité en son esprit de diverses pensées, à la fin il parla ainsi. Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Estat, elles t'éliroient sans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dresseroient des statues, puisque tu rémoignes tant de passion pour elles, & que tu défens mieux leur cause, qu'elles mêmes: Quand ce seroit cette illustre Argienne † qui prit les armes contre les Lacedemoniens, pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes à Argos; ou cette petite sucrée de Sapfo, dont Lesbos se vante; ou Théant la Pythagoricienne, & peut estre que Périclés même n'en auroit pas tant dit pour Aspasia. Mais s'il est permis à un homme de défendre la cause des hommes, sans offenser la Déesse qui preside en ces lieux, puisque je ne condamne point son amour; Je diray que je pensois d'abord que toute cette dispute ne seroit qu'un jeu; mais puisque Cariclés d'une galanterie en a fait un crime, & a apellé à son secours la Philosophie, pour la défense des femmes, je puis bien emprunter les mêmes armes pour le combatre, veu qu'il n'y a que le véritable amour, dont je parle, qui puisse joindre la vertu avec la volupté. Et pleür aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage frais de cet arbre; * où Socrate entretenoit Fédre, & tenoit ces divins discours que Platon raporte. Peut-estre qu'il entrouvroit son écorce; comme ceux de Dodone, pour m'oüir soutenir un amour dont il a esté si souvent témoin. Mais puisque nous sommes separez de ces lieux par des mers & des montagnes,

* Athènes.

† Téléphile.

* Planete.

& que
éerang
avanta
effort
la just
presen
& prom
gé cor
mier
ment.
estoit
où il e
jamais
lumier
duit to
ce qui
ces de
tems,
tendre
necess
mour
chose
seance
celles
l'honé
dant l
rience
de la v
ce qu'
les au
ment
avoir
miere
amour
ner au
vétém
corché
des roe
ça à fil

& que je suis contraint de me défendre en une terre étrangere ; car le voisinage du Temple de Venus est avantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ni abandonner la justice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence, celeste Amour, Pere des mysteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-nai du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Univers du Câos où il estoit ensevely ; & le releguant au fonds du Tartare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne scauroit jamais rompre, tu as couvert pour quelque tems la lumiere de tenebres ; à la faveur desquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le tems, après avoir esté infusés dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conservation de l'espece, mais l'amour des garçons est un ouvrage de la raison. Or les choses qui sont inventées pour le plaisir ou la bien-seance*, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par une necessité presente, comme l'honête est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines ; mais après avoir trouvé l'invention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bestes ; & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos Peres. On n'eut d'abord, pour vêtement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers ; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vêtir, & à bâtir des maisons.

En-

* On peut
défendre
par la
toute sorte
d'extrava-
gance.

En-suite, ces Arts venans à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on se mit à faire de belles étofes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles; car celuy des femmes estoit trop alors nécessaire pour la propagation du genre humain; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie, comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernières inventions, comme si c'estoient les pires, ni préférer un amour à l'autre, parce qu'il est plus ancien; mais gardant les vieilles coûtumes comme nécessaires, louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empêcher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentoit d'estre nai homme, ou Grec plutôt que Barbare. Car il n'est pas étrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de raison, ne se servent pas de ces inventions; & que les nations rudes & grossières n'ayent pas l'avantage de celles qui sont policées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne méneroient pas une vie sauvage & vagabonde, comme ils font; mais viveroient ensemble, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayent pas les lions; Pourquoi? parce qu'ils ne Philosophent point. Les autres bestes de même, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié; mais la raison & l'expérience ont fait cōnoître aux hommes, & particulièrement à ceux qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aimé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable, & ne préfere pas un sot amour à un amour celeste; mais quite avec l'âge les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considere, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes d'Amour; l'un enfant, qui ne peut estre gou-

verné par
re; l'aut
desirs, &
ges, qu
volupté
vray, sel
verles pa
different
y a deux
vaife. Il
sion ait
bienveill
de même
vous le m
du genre
selon Eu
enfants d
puis-que
& laisse
nète &
femmes
là, poi
bon sens
se endur
fiste à s
insupport
quelqu'u
avant qu
pourque
si n'emp
à des ch
juster,
tes, do
réchaut
toute les
comme
netoyer
pour no
les levre

verné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature; l'autre celeste & divin qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouve que dans les grans personnages, qui estans pleins de ce Dieu, n'aprovent que la volupté qui se trouve mêlée avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diverses passions; ou plutôt, que ce sont deux choses différentes; exprimées sous un même nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaise. Il ne faut donc pas trouver étrange que la passion ait pris le nom de la vertu & que l'amour de bienveillance & celuy de concupiscence s'appellent de même nom. Mais, me direz vous, condamnez-vous le mariage; & voulez vous bannir les femmes du genre humain? Il seroit à souhaiter peut-estre, selon Eutipide, qu'on s'en pût passer, & obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des ôfrandes; mais puis-que cela ne se peut, il faut obeir à la nécessité, & laisser le choix à la raison d'un amour plus honnête & plus sortable. Qu'on fasse donc cas des femmes pour le besoin qu'on en a; mais hors de là, point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs défauts? Qui puisse endurer une femme dont toute l'occupation consiste à se parer; Qui seroit le plus souvent laide & insupportable, sans le fard & les ornemens? Si quelqu'un avoit veu les femmes au sortir du liêt, avant que d'estre parées, il en auroit horreur; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choses serieuses: mais à se peigner & à s'ajuster, environnées d'un grand nombre de servantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un réchaut; les autres un bassin ou une aiguière, & toute leur toilette est pleine de boêtes d'onguens, comme une boutique d'Apotiquaire; les uns pour netoyer les dents, ou pour les blanchir, les autres pour noircir les sourcils, ou pour rougir les joües & les levres. Mais la plus grande partie du tems est

em-

employé à la structure de leur coëffeur, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie sur le front pour le couvrir, & laissant joüer negligemment le reste sur les épaules; après l'avoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles épuisent souvent la bourse de leurs maris. Leur pied est pressé dans un patin, leur sein toujours serré pour en paroître plus ferme, leur corps plutôt nud que vêtu, n'estant couvert que d'un crêpe ou de quelque étoffe tres delicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couvert de fard est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée, & comme elle est sans vertu & sans sçavoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres défauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans d'oreilles; car elles sont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis les pieds jusqu'à la tête. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie; Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de se parer, pour assister à des mysteres, dont les noms mêmes nous sont inconnus, & qui sont legitime-ment suspects aux maris, quoy qu'on n'y admète point d'hommes, puisque le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si tôt qu'elles sont de retour, il leur faut estre long-tems dans le bain, pour passer de là à une table couverte de toute sorte de mets, où elles se crevent de manger, & après cela ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saleté & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain au sortir d'avec elles; Je ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit les épucher, * comme a fait Ménandre, maudiroit aussi bien que luy Prometée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais opposons un peu à cette vie cel-

* *Adulte-
re, envie,
&c.*

le d'
diffé
de fa
cepre
non p
du lo
tienn
luy p
lyre,
partie
arme
cices
mêti
mem
prés
donn
voir
Vert
Qui
à fa
exer
mes
un n
entr
hum
lade
s'il e
ce à
au se
mêm
je ne
vécu
nelle
tous
tre le
les si
amir
Grec
qu'ils

le d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si-tôt qu'il est levé, & vêtu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son precepteur; suivi de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe, mais des portefeuilles & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquesfois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Après avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au maneige, ou à la lûte, & aux autres exercices du corps, méditant déjà dans la paix le dur métier de la guerre. En-suite, il se baigne légèrement, & mange sobrement; pour estre capable après dîné de vaquer à des choses serieuses. Car il donne encore le reste du tems à l'étude: & après avoir passé ainsi tout le jour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquietude & sans trouble. Qui n'aymeroit donc un tel garçon, s'il n'est tout à fait insensible! puis que dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles? Puisse-je le reste de mes jours vivre en paix avec luy, sans l'abandonner un moment, & jouïr toute ma vie de son aymable entretien! Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujete à mille accidens je veus estre malade avec luy; s'il monte sur mer, je le veus suivre; s'il est ataqué je le veus défendre; s'il est pris, je renonce à ma liberté; s'il meurt, je le veus accompagner au sepulchre, & qu'on nous enferme tous deux en même tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade; car je ne veus que des Heros pour exemple, qui ont vécu tous deux ensemble dès leur plus tendre jeunesse; vengé tous deux la mort d'un Pere, couru tous deux même fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit ses maux plus vivement que les siens; s'il estoit accusé, il le défendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée jusqu'en Scythie; & lors qu'ils furent arrivez dans la Chersonése Taurique, l'un

l'un

l'un persecuté des furies vengeresses de sa Mere ; écumoit par terre ; & l'autre en ce triste estat, luy rendoit les devoirs, non seulement d'amy, mais de Pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane ; & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Mycènes, chacun voulut mourir pour son amy, comme s'il eût vécu en luy, & fût mort en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison ; alors celuy que nous avons aymé, avant qu'il fût capable d'aimer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoître l'amant d'avec l'aymé : la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui refléchet dans un miroir. Pourquoi donc condamnes-tu comme une volupté étrangere, une doctrine receüe du ciel, qui a esté transmise de main en main jusqu'à nous & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nôtre Nature, & confirmée par l'exemple des Heros ? Cette discipline Socratique est aprouvée par les Oracles, qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il aprouve l'amour des garçons comme une chose utile à la Republique. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'étendre jusqu'à la vieillesse, en reverant ce sacré lien ; car de cette sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime ; & la reputation des personnes qui auront vécu de la sorte, vivra encore après leur mort. Le ciel même, selon la doctrine des filosofes, les recevra au sortir de la terre. Après que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour de la gloire ; J'arrétay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il estoit tems de retourner à nôtre vaisseau. Et comme ils me prièrent de pronon-

cer

ter sur leur différent, je leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais le fruit d'une plus longue meditation; parce qu'ils n'avoient rien oublié de ce qui se pouvoit dire sur ce sujet, & s'estoient servis de raisons solides, & de paroles choisies; Que je souhaiterois donc de pouvoit remettre le jugement à une autre fois, pour y delibérer à mon tour, & voudrois, s'il se pouvoit, adjuer à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persecuter; je leur dis naïvement. Que je tenois le mariage nécessaire, & tres-heureux, lors qu'on avoit bien rencontré; mais que je croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes; c'est pourquoy je ne permettois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclés, si Corinthe te cede pour ce coup à Athènes. En disant cela, je me levay sans attendre leur réponse, heureux, de voir Cariclés plus triste que si on luy eût prononcé son Arrest de mort; & l'autre plus joyeux que s'il eût gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous traita-t-il splendidement pour récompense. J'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien défendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans notre séjour de Cnide; Dy-maintenant ce qui t'en semble & si tu aprouves mon jugement.

THEOMNESTE. En doutes-tu? & crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? J'estois si transporté pendant ton recit que je pensois estre à Cnide, & que ce logis fût le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant? je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice, aimant un beau garçon & couchant avec luy de demeurer comme un Tantale, * à avoir l'eau jusqu'aux yeux, sans

* C'est une
pou railletie.

pouvoir se desalterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis auprès de luy à l'entretenir, puisque la veüe & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouissance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres, * laissons l'amour chimerique

* Il y a icy
une page
de saletex
veitran-
shée.

aux Filósofes, & imitons Socrate qui ne se contentoit par d'aimer simplement Alcibiade, mais dorroit avec luy; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu' Achille en usoit de même avec Patrocle: ce qu'on peut juger pas ses regrets, où il méle quelque chose qui passe jusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honête, mais pour le moins il est veritable.

LYCINUS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu jètes les fondemens d'une nouvele dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder, alons sur la place voir alumer le bûcher d'Hercule, & représenter sa Catastrophe sur le Mont Oëta.

T A-